



# « L'histoire de l'eau » et la dynamique politique, sociale et culturelle du nord du Cameroun

Sambo Armel\*

## Résumé

Cet article présente le rôle et la place de l'eau dans l'histoire des sociétés du nord du Cameroun. Il est question ici de montrer l'importance de l'eau en tant qu'objet d'étude pour comprendre l'organisation, la dynamique et l'évolution de ces sociétés. Cet article s'appuie sur des entretiens, des récits de vie, l'observation des rapports que les sociétés ont avec l'eau et l'exploitation des données écrites (archives, rapports, travaux scientifiques, etc.). Le recoupement de toutes ces sources a permis d'esquisser une « histoire de l'eau » dans la partie septentrionale du Cameroun. Ainsi, l'eau est à l'origine des migrations et des choix des sites d'implantation des populations. Elle occupe une place essentielle dans l'organisation sociale, les pratiques culturelles, et symbolise le pouvoir politique. Bien commun pour les sociétés au départ, elle est devenue source de conflits entre les individus et les communautés.

**Mots-clés :** histoire, eau, sociétés, culture, Nord-Cameroun

## Abstract

This article presents the role and place of water in the history of societies in northern Cameroon. It aims to show the importance of water as an object of study to understand the organisation, the dynamics and the evolution of these societies. This article is based on interviews, life stories, observation of the relationships that societies have with water and the use of written data (archives, reports, scientific works, etc.). The compilation of all these sources allowed to outline a 'history of water' in the northern part of Cameroon. Thus, water is at the origin of migrations and the choice of settlement sites for populations. It occupies an essential place in social organisation, cultural practices and symbolises political power. Initially a common good for societies, it has become a source of conflict between individuals and communities.

**Keywords:** history, water, societies, culture, North Cameroon

---

\* Enseignant-chercheur, historien, Faculté des Arts, Lettres et Sciences humaines, Université de Maroua, Cameroun. Email : [samboarmel@yahoo.fr](mailto:samboarmel@yahoo.fr)

## **Introduction**

L'eau est un élément qui a occupé une place de choix non seulement dans la vie, mais aussi dans la fondation des entités à travers le monde en général et au nord du Cameroun en particulier. Liquide vital, indispensable et irremplaçable, elle a joué un rôle important dans la fixation et l'évolution politique, économique, sociale et culturelle des collectivités. L'histoire de l'eau est de ce fait « un outil qui permet de comprendre les relations séculaires entre l'homme et la nature en abordant les questions politiques, économiques, etc., liées à l'eau en les replaçant dans une perspective historique » (Anonyme 2016:133). L'approche historique permet ici une analyse plus fine de l'objet, qui prend en compte les comportements anthropiques vis-à-vis de la ressource en eau. L'histoire de l'eau permet donc de comprendre le rapport de l'homme à l'eau, les relations entre les communautés, et la dynamique de coopération et des conflits entre les États (Szöllösi-Nagy & Tejada-Guibert 2011). Pour Fournier, « elle permet ainsi de dépasser une approche exclusivement technique des aménagements hydrauliques et aide à comprendre les configurations sociales et politiques sous-jacentes à ces réalisations<sup>1</sup> ». Elle sert de ce fait de cadre idoine pour penser l'avenir en matière d'eau, en transmettant les expériences passées.

Le nord du Cameroun prend ici en compte les régions administratives actuelles de l'Extrême Nord et du Nord. L'étude se focalise essentiellement sur la partie sahélienne, où l'eau est rare dans l'ensemble. C'est une zone peu pourvue en eau. La rareté de l'eau justifie notamment son importance pour les sociétés, d'où la pertinence du choix de cette zone. Cette région baigne dans un climat soudano-sahélien de type tropical sec qui s'étend du sud au centre et de type sahélo-soudanien au nord. Ce climat est caractérisé par des sécheresses récurrentes et des moyennes pluviométriques annuelles qui décroissent avec le temps. L'eau est au centre de toutes les activités économiques, dans cette région. Si l'eau pluviale est tributaire du climat, le réseau hydrographique est particulièrement dense avec le lac Tchad, les fleuves qui l'alimentent, des plaines inondables, bien que l'accès et la disponibilité soient hétérogènes pour les populations, qui adaptent leurs modes de vie et leurs activités aux cycles pluviaux de crues et de décrues.

Des travaux ont été menés sur l'eau dans le nord du Cameroun. L'accent a été orienté vers la question de sa disponibilité et de sa gestion dans cette région. Les travaux de Saibou Issa (2001, 2010), Yokadjim Mandigui (1988), Anonyme (2010, 2011, 2016) étudient les rapports entre les États et les communautés, notamment en matière de gestion des eaux et

des ressources disponibles. Nizésété Bienvenu Denis (2001), quant à lui, insiste sur le symbolisme et les représentations de l'eau dans les sociétés traditionnelles du Nord-Cameroun. Taino Kari Alain Désiré (2015) évoque la place de l'eau dans les migrations et la sédentarisation des Moundang dans leurs sites actuels. D'autres historiens se sont davantage préoccupés de l'histoire du peuplement, des migrations, de l'islamisation, de l'émergence, de l'essor et du déclin des grands empires et royaumes (le Kanem, le Bornou, le Ouaddaï, le Baguirmi, le royaume Moundang de Léré, etc.). À leur avis, au centre des facteurs de migration, l'on relève les mobilités liées à la domination, à la recherche des points de sécurité ou des terres agricoles fertiles. Pourtant, l'eau est un élément important pour comprendre l'organisation et les dynamiques des sociétés. Cette ressource, dans une zone en proie à la désertification, est indissociable de la construction de ces entités et de l'évolution des relations intercommunautaires et sociales. Bien plus, les formes de contrôle et de gestion de l'eau sont très souvent à la base de l'organisation et du fonctionnement de sociétés entières.

La nouveauté épistémologique et heuristique, c'est que dorénavant, l'eau est un objet d'étude en histoire. De ce fait, quelle place prend « l'histoire de l'eau » dans la compréhension de l'évolution politique, culturelle et sociale des sociétés du nord du Cameroun, une région fragilisée par la récurrence de la sécheresse? L'idée centrale de cette étude, qui repose sur l'assertion selon laquelle l'eau est un document d'intérêt historique, vise à montrer dans quelle mesure ce matériau peut contribuer à la compréhension de la dynamique des sociétés du Cameroun septentrional en procédant à l'évaluation des incidences politiques, sociales et culturelles, ainsi que des représentations que les hommes s'en font.

Cette recherche s'appuie sur des entretiens avec les populations, les autorités traditionnelles, les usagers de l'eau, etc., les récits de vie de quelques « maîtres » de l'eau ou des « faiseurs » des pluies, l'observation des rapports que les sociétés ont avec l'eau et l'exploitation des données écrites (archives et travaux scientifiques). Un accent a été mis sur les récits des explorateurs et des voyageurs arabes qui racontent la vie des sociétés vivant le long des cours d'eau. Le recoupement de toutes ces sources a permis d'esquisser une approche historique de l'eau et de ses impacts sur les dynamiques politiques, sociales et culturelles au nord du Cameroun. L'article est organisé en trois parties : d'abord, l'eau comme facteur de migration et d'implantation des populations sur leurs sites actuels ; ensuite, la place centrale de l'eau dans la vie socioculturelle et politique des populations cibles ; enfin, le rôle de l'eau dans les relations intercommunautaires dans la région d'étude.

## **Eau : facteur de migration et d'implantation des populations au nord du Cameroun**

L'hydrographie est un élément important dans l'étude du peuplement et du contrôle de l'espace. Cela est d'autant plus vrai que le nord du Cameroun a connu une série de catastrophes naturelles (la désertification, les inondations, etc.) qui a entraîné les mouvements des populations aux abords immédiats des cours d'eau, des *mayos* et des plaines inondables. Ces mouvements très anciens ont été observés durant les périodes de la désertification du Sahara, à partir du II<sup>e</sup> millénaire, de l'émergence et de l'expansion des Grands Empires du Soudan central entre le IX<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle, de la colonisation à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la période post-coloniale (à partir de 1960).

### ***Le nord du Cameroun : une occupation ancienne des abords des points d'eau***

Le nord du Cameroun est une zone d'occupation très ancienne où se sont installées, depuis des siècles, des populations entraînées dans différents courants migratoires. Depuis le paléolithique moyen, l'économie de cette région est essentiellement basée sur l'agriculture, la pêche et l'élevage. Des activités qui sont conditionnées par l'eau, d'où tout l'intérêt de considérer que l'accès à l'eau et aux terres fertiles a toujours été au centre des migrations et de l'implantation des populations.

Le nord du Cameroun fait partie des premiers sites d'occupation humaine, notamment aux abords du lac Tchad. Si l'on s'en tient aux travaux des archéologues menés dans cette contrée, les cours d'eau ont joué un rôle majeur comme axes de déplacement des populations. Ils fournissaient aux hommes de quoi boire et manger et constituaient par la même occasion les voies de transport. C'est ainsi que les zones les plus humides du bassin tchadien et de la vallée de la Bénoué étaient les endroits les plus sollicités dans la partie septentrionale du Cameroun actuel. L'évolution climatique a eu un impact sur le peuplement.

L'assèchement du Sahara commence à la fin du III<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. (Diop-Maes 1997:109). Des millénaires plus tôt, le Sahara connaissait déjà une baisse de la pluviométrie, qui s'est accompagnée progressivement d'une raréfaction de l'eau et d'un appauvrissement du sol. De vastes étendues se sont alors asséchées, entraînant du coup un redéploiement des populations. Selon Camps Gabriel (1978:299), « cette végétation subsistera dans les massifs du Hoggar, du Tassili, du Tibesti, au moins

jusqu'au II<sup>e</sup> millénaire, époque où le Sahara entre dans sa phase définitive d'assèchement». Les mouvements des populations fuyant le désert les ont conduites vers les zones où l'eau était disponible pour l'essentiel. L'une des motivations de ces populations était aussi l'accès aux potentialités qu'offrent ces zones du point de vue économique. Les zones inondées et exondées, selon ces populations, offraient de multiples avantages de mise en valeur. Les Massa et les Mousgoum, par exemple, expliquent que leurs migrations et leurs implantations dans la vallée du Logone sont une conséquence de l'assèchement du Sahara (Anonyme 2010). À ce titre, un patriarche Massa affirme que «notre peuple a toujours suivi l'eau depuis l'époque ancienne. On a raconté que les premiers groupes à se déplacer étaient influencés par les contraintes environnementales<sup>2</sup>». Cela se confirme dans la mesure où la désertification du nord du lac Tchad a conduit les populations présentes dans cette partie à migrer vers le sud, où l'on notait déjà l'appauvrissement des débits des fleuves. L'avancée du désert les a conduites vers la zone la plus humide que sont les plaines inondables et la vallée de la Bénoué. Selon J. Chapelle, il a fallu 3 000 ans pour que les peuples se joignent d'un bord à un autre de la mer paléotchadienne suite à l'avancée du désert (Chapelle 1986:9). Leur instinct de survie les a poussés vers une zone où l'eau était disponible en permanence.

Au cours du premier millénaire avant J.-C., émerge au sud du lac Tchad l'une des plus grandes civilisations de l'Afrique, la civilisation Sao. Pour J. Chapelle, c'est l'un des premiers peuples qu'on puisse nommer dans le bassin. Les légendes, dans tout le Sahel (Kanem, Bornou, Baguirmi, Peul, etc.), avaient déjà fait la renommée de ces populations qu'on qualifiait de « géants ». Les ossements découverts dans leurs cimetières le prouvent. Ces populations ont été aussi connues grâce aux écrits des lettrés musulmans et des récits de voyages des Arabes (Lebeuf 1969:42).

Quoi qu'il en soit, les Sao ont développé une brillante civilisation. Une « véritable civilisation » née de l'argile « est sortie de ce delta en formation où l'invention humaine n'avait à sa disposition que ce pauvre mélange de terre et d'eau » (Chapelle 1986:30). Ils avaient occupé, en plus des abords sud du lac Tchad, le delta du Niger. Plusieurs objets découverts, tels que les céramiques, les harpons, les poinçons, démontrent le rapport que ce peuple avait avec l'eau. Les Sao avaient une industrie du fer, car selon les archéologues, des preuves ont été découvertes sur les lieux mêmes de l'ancienne mer paléo-tchadienne (Chapelle 1986:30). C'est ainsi que les Sao « ont puisé dans le lac les ressources matérielles et spirituelles favorables à la construction de leur patrimoine culturel » (Nizésété 2001:91).

Selon Urvoy, les Sao sont « une population autochtone qui est finalement absorbée par les différents groupes d'origine orientale et septentrionale par lesquels prédominent des éléments berbères et arabes », d'où la formation des principautés Kotoko sur les sites Sao (Urvoy 1949:41). Plus de 630 sites ont été repérés sur une aire qui s'étend à l'est jusqu'au lac Fitri, à l'ouest jusqu'à la vallée de la Yoobé et au sud jusqu'à Bousso (rive droite du Chari). Leur dispersion sur ces sites, selon les travaux de Ibn Fartua, est la conséquence de maintes expéditions d'Idris Aloma, où ces groupes sont massacrés ou amenés en esclavage, parfois convertis à l'islam (Seidensticker-Brikay 1997:140). Les Sao sont considérés comme les ancêtres des Kotoko, des Fali, des Mousgoum qui peuplent le Nord-Cameroun actuel (Mveng & Beling-Nkoumba 1978:49-51).

Plusieurs autres peuples, en plus des Kotoko, vont s'installer dans le bassin tchadien, suite à la désertification du Sahara. La présence du lac, du Logone, du Chari et de la Bénoué a attiré plusieurs groupes ethniques du Soudan pour leurs ressources halieutiques et leurs terres alluviales. Les zones privilégiées étaient les oasis et les zones inondables. Les oasis du nord, par exemple, étaient peuplées de Soudanais. Ils se sont répandus entre la boucle du Niger et l'Ennedi. D'après les informations recueillies chez les Massa, les Fali, les Mousgoum et les Kotoko, les atouts naturels des cours d'eau les ont aussi attirés. Une première forme de la séduction « des plaines du Diamaré et de la Bénoué découle des possibilités de colonisation agricole qu'elles offrent » (Boutrais 1972:330). Taino Kari Alain Désiré (2015) rappelle que « les Moundang sont dans le Mayo-Kani parce que la région était giboyeuse » :

Peuple de chasseurs, ils recherchaient les sites ou les lieux qui attireraient les animaux. Ces lieux sont les alentours des cours d'eau et les lieux au sol salé dont raffolent les bêtes qui les lèchent. On comprend donc la raison de la fondation de Kaélé (« à côté de l'eau, la rivière ») et de l'installation des Moundang Kabi dans le Mayo-Kébi. L'eau est donc symbole de mère nourricière et de mère féconde dans la mesure où elle attire les gibiers qui font vivre les Moundang.

Ainsi, depuis l'époque ancienne, les hommes ont, par endroits, occupé les zones exondées du lac Tchad et le delta du Chari. La désertification, les sécheresses, l'aridité les ont poussés vers les régions nouvelles, occupant de ce fait les berges des cours d'eau au nord du Cameroun. Au départ, les hommes ont migré pour des raisons climatiques, mais avec les incursions des conquérants pendant la période des Grands Empires, ces zones sont devenues des endroits de refuge.

***Les berges des cours d'eau et les plaines inondables comme zone refuge pendant la période des Grands Empires (IXe-XIXe siècles)***

L'une des plus grandes phases de mobilité des personnes vers les berges des cours d'eau a été observée pendant la période de l'émergence et du développement des Grands Empires dans le bassin du lac Tchad, entre les IXe et XIXe siècles. C'est ainsi que, successivement, l'on a vu naître et s'agrandir dans le Soudan central le Kanem Bornou, le Baguirmi, le Ouaddaï, le Mandara et le royaume Moundang au bord du lac Léré.

Les actes de pillage, les raids, les razzias esclavagistes auxquels se livraient ces États ont provoqué une autre vague de migration des populations victimes en direction des zones marécageuses, qui se présentaient comme des zones de refuge. Ces populations avaient subi les incursions des États ayant émergé dans le bassin du lac Tchad, auxquels s'ajoutèrent les conquêtes de Rabah au XIXe siècle. Leurs replis défensifs les ont conduits sur les berges de ces cours d'eau (les fleuves Logone, Chari et le lac Tchad) où elles espéraient trouver la sécurité. En ce qui concerne les Massa, qui se trouvent sur les berges du fleuve Logone, par exemple, est évoqué le désir d'échapper aux raids des chasseurs d'esclaves du Bornou et du Baguirmi au XVIe siècle. Quant aux Kotoko, ils ont aussi été victimes des razzias menées par Idris Aloma à partir de 1571 (Reounodji *et al.*:147). Cette remontée des Kotoko vers ces sites coïncide avec l'apogée du Bornou en 1574. C'est à cette époque que se situe la dispersion des groupes Sao, ancêtres des Kotoko, vers leur site actuel (Lebeuf 1969:45). La plupart des cités Sao ont été occupées par les Bornouans, obligeant ceux-ci à fuir vers les abords des cours d'eau (Chari et Logone). Bien plus, les cités kotoko, aménagées sur des pentes élevées des cours d'eau, sont dotées de murailles. L'on peut citer ainsi les cités de Kousseri, Goulfei, Makari et Afadé. Ces sites présentaient, selon les populations, plusieurs atouts militaires. Leur sécurité était fort dépendante de ce milieu qui, selon Taimou Adji, est un territoire « dépourvu d'accidents orographiques. La plaine est également dépourvue d'arbres, hormis le long des cours d'eau : Logone, Chari, Serbewel » (Taimou Adji 1994:49).

Pour le confirmer, un informateur précise que « la plaine ne disposant pas des grands arbres, l'on pouvait apercevoir les mouvements de l'ennemi<sup>3</sup> ».

Leurs adversaires sont généralement réputés pour leur maîtrise de la cavalerie. Il s'agit en fait des Haussa, des Bornouans, des Peuls, qui étaient de véritables guerriers. Les berges des cours d'eau furent pendant longtemps inondées, et même après la crue, c'était une zone boueuse qui rendait le déplacement des chevaux pratiquement impossible. Les chevaux ne pouvaient pas se déplacer aisément dans les mares inondées ou dans

les zones boueuses, ce qui, militairement, n'est pas un avantage pour les envahisseurs. Dès lors, « pendant une bonne partie de l'année, la machine guerrière [...] se trouve littéralement paralysée » (Taimou Adjé 1994:50).

En outre, rapporte-t-on dans cette région, même lorsque l'ennemi parvenait à y pénétrer, les populations avaient la possibilité de s'enfuir. À plusieurs reprises, les Mousgoum et les Kotoko ont traversé le Logone et le Chari pour échapper à leur ennemi. Les mouvements d'une rive à une autre étaient une stratégie pendant cette période. Lors de certaines expéditions bornouanes, les fugitifs Kotoko traversaient la rive ouest du Logone, dans l'espoir d'être en sécurité (Barth 1965:383). Les populations Massa actuelles de Zébé, village situé sur la rive droite du Logone, se sont établies sur ce site à la suite des razzias des « Barma », nom donné aux Baguirmiens par ces derniers (Gariné 1964:53). Vivant sur les berges des cours d'eau, ces populations constamment menacées se sont organisées pour s'accommoder à cet espace, qui était désormais marqué par la domination des Foulbé et des Baguirmiens. Ils ont tenté de concilier leurs installations sur des buttes non inondables.

Enfin, ces razzias vont être progressivement freinées par l'implantation des Européens en Afrique à la fin du XIXe siècle. Ces nouveaux arrivants mettent fin à ces incursions, ainsi qu'aux conflits résultant du dessein d'expansion de certains chefs. D'autres intérêts vont entrer en jeu. Toujours est-il que l'eau va continuer d'influencer les déplacements des populations au nord du Cameroun.

### ***Migrations et implantation des populations depuis la période coloniale jusqu'aux années 1990***

Pendant la période coloniale, la « mise en valeur » économique du nord du Cameroun, bien que tardive par rapport à la partie du sud, est un facteur de migration. Le développement de la riziculture, dans la plaine du Logone, et des cultures du coton et des arachides dans la vallée de la Bénoué, par l'administration coloniale française, à partir de 1950, entraîne un redéploiement des populations du Nord Cameroun.

Pour les colonisateurs, ces premiers projets de mise en valeur de cette région s'accompagnent « d'une volonté d'aménagement du territoire et de déplacement de populations » (Boutinot 1994:67). L'eau a occupé une place importante dans la formulation de cette politique d'émigration. Ainsi, l'on a observé de façon générale que ces aménagements se faisaient autour des plaines inondables, des berges des *mayos* et des vallées des cours d'eau (le fleuve Bénoué), et ce, à cause des potentialités de production



agricole. L'objectif visé par la France était d'abord d'améliorer l'agriculture. Les premières populations à migrer sont celles des monts Mandara. Il s'agit principalement des Mafa. Si on s'en tient aux travaux de Boutrais (1964:61), le souci des administrateurs français était de favoriser la descente de populations montagnardes dans les plaines. Très vite, elles ont été contraintes de cultiver le coton et le *mouskwari* dans les plaines et sur les bords des *mayos*. De ce fait, des centres d'accueil des migrants ont ainsi été aménagés à Zouvoul, Mokyo, Aïssardé près des monts Mandara, mais aussi à Sanguéré près de la Bénoué à Garoua.

L'on va aussi noter les périodes de sécheresse les plus récentes (1905-1908, 1912-1914, 1940-1944) observées dans le Sahel. Celles-ci ont été très sévères et longues. Ces épisodes ont entraîné des redéploiements des populations vers les zones riches en eau et disposant de terres fertiles. D'ailleurs, les sécheresses des années 1972-1984 vont contraindre le gouvernement camerounais à organiser les migrations des populations.

Sur les mouvements spontanés des populations se sont greffées des « migrations organisées » dans la vallée de la Bénoué. Une Mission d'étude pour l'aménagement de la vallée supérieure de la Bénoué (MEAVSB) a été créée en 1974 pour organiser et encadrer ces migrations. La migration dans le cadre du projet Nord-Est Bénoué (Lagdo), par exemple, « a créé des zones d'anciennes implantations de migrants. Celles-ci ont été la base de départ pour des mouvements plus méridionaux : à Ngong, à Garoua, dans le Sud-Ouest Bénoué » (Mfewou 2010:24). Il importe de préciser à ce niveau qu'une forte migration des populations des monts Mandara vers ces zones a été organisée. Avec la croissance démographique élevée de ces zones, les populations, pour satisfaire leurs besoins en terres et en ressource en eau, étaient contraintes de migrer vers les zones où leurs conditions de vie pourraient être améliorées. Ainsi,

Entre 1976 et 1992, 43 777 personnes ont été installées et on estime à 45 417 le nombre de personnes venues de façon « spontanée » (dont 80 % comptabilisés à partir de 1984). Cela nous donne un total de 89 194 migrants arrivés dans le périmètre du NEB entre 1976 et 1992. Avec un accroissement naturel, estimé à 3 740 personnes sur ces années, qui vient s'ajouter. (Boutinot 1994:78)

En somme, l'on constate que dans l'histoire du peuplement du Nord Cameroun, l'accès à l'eau a été au centre des mouvements des personnes et de l'implantation des populations sur leurs sites actuels, notamment celles installées aux abords des cours d'eau. Ces populations qui suivent l'eau restent attachées par leur culture à cette ressource.

## La centralité de l'eau dans la vie socio-culturelle et politique des populations du Nord Cameroun

Le nord du Cameroun se trouve essentiellement dans une zone aride où l'eau occupe une place essentielle. Au fil du temps, les populations ont développé une civilisation dans laquelle l'eau occupe une place prépondérante. Ainsi, l'eau structure l'organisation sociale et les pratiques culturelles. Bien plus, elle symbolise le pouvoir politique.

### *L'eau au centre de la vie socioculturelle des sociétés du Nord Cameroun*

Dans les sociétés du Nord Cameroun, la place centrale de l'eau se révèle aussi bien dans les modes d'organisation sociale que dans les croyances. En effet, les génies de l'eau sont l'objet d'un culte qui confère aux « faiseurs de pluie » ou aux « maîtres des lacs » une position de pouvoir prépondérante.

De ce fait, l'origine de l'eau dans les sociétés du Nord Cameroun est *a priori* divine. Dans la conception « animiste », l'homme ne pouvait avoir accès à ses bienfaits que s'il concluait une alliance avec les forces qui l'animent, d'où la présence des « dieux » dans la plupart de ces sociétés. Ainsi, l'on retrouve les dieux des pluies, les dieux des eaux, etc., dans ces sociétés. J. Magnant (1991) regroupe ces divinités en deux catégories. Il s'agit des dieux des eaux d'en haut, qui renvoient à la pluie, et des dieux d'en bas, qui font allusion à ceux qui se trouvent dans les mares, les puits et les cours d'eau. Dans les sociétés du nord du Cameroun, les génies des eaux et des pluies sont des représentants de ces divinités.

Les Massa le nomment Mununda. Ils l'imaginent sous l'aspect d'une sirène à la peau blanche et aux cheveux très longs (Dumas-Champion 1997:389). Chez les Mofu-Gudur, vivant sur les monts Mandara, le dieu des eaux s'appelle « *mamayam* ». Une seule personne, le maître des eaux (*bay nga yam*), est censée communiquer avec lui. Chez les Moundang, on a *Massgh bame* qui signifie littéralement le « dieu de la pluie ». On l'invoque en cas de sécheresse prolongée (Taïno 2015).

Dans de nombreuses sociétés, notamment chez les Kotoko, les Moundang, les Massa, les Toupouri, les Dourou, l'eau, comme d'autres éléments naturels, est imprégnée d'un esprit, d'une force vitale. Manifestation physique de l'eau, l'esprit peut prendre l'apparence d'une divinité. Ces esprits peuvent prendre la forme d'un animal ou de forces surnaturelles. Chez les Kotoko, le serpent symbolise très bien cette forme qu'on accorde à l'eau. Le serpent « est lié à l'eau, à la lumière, au pêcheur, au mouvement, à la masculinité... » (Nizésété 2001). Chez les Mofu-Gudur, peuple des montagnes, les pierres représentent les pluies. Selon les Fali, l'eau (féminine) est associée aux

poissons (Talkeu-Tounouga 2000). À l'analyse, l'on se rend compte qu'il y a un lien entre ces représentations et la situation géographique de ces peuples. C'est ainsi que pour des peuples des montagnes, les pierres sont identifiées comme symbole, alors que pour les peuples de l'eau, l'on relève les poissons, et chez ceux de la plaine les serpents. Il existe un lien entre ces symboles et l'environnement de ces peuples.

Des mythes existent et traduisent le caractère divin de l'eau. Dans les plus anciennes civilisations, l'eau est en effet sacrée, car elle est la source de la vie. Elle tient une place importante dans toutes les mythologies et dans toutes les religions. Il existe chez ces peuples plusieurs récits de la découverte de l'eau qui mettent en rapport le peuplement et les dieux. Ainsi, le chef de Mowo, de l'ethnie Mofou-Gudur, rapporte : « Arrivé à Mowo, Dieu lui a révélé dans le songe la manipulation de ces pierres. Après une première manipulation, la pluie tomba. Dès lors, cet homme devint faiseur de pluie et transmet ce don à sa descendance. C'est pour cette raison que le clan de Mowo est respecté par tout le monde<sup>4</sup>. » Chez les Moundang, le mythe de l'origine de l'eau raconte que c'est une princesse qui a reçu le don de faire tomber la pluie en composant un hymne dont l'exécution faisait tomber la pluie. C'est ainsi que les Moundang découvrirent la pluie, qu'ils appelèrent plus tard « bi ». Et depuis ce jour, la pluie, selon Dili Mbring, n'a cessé de pleuvoir en pays moundang<sup>5</sup>.

D'ailleurs, l'eau dans ces sociétés est le symbole de la vie et de la mort. L'eau, de prime abord, représente la vie dans toutes ces sociétés. L'eau est au centre de toutes les activités de l'homme. C'est dans ce sens que les personnes rencontrées affirment que l'eau est source de vie, et ce, dans la mesure où c'est elle qui fait vivre l'homme, fait pousser les plantes et permet aux animaux de vivre. L'eau est indispensable aussi bien à l'environnement qu'aux hommes. Il y a ici deux niveaux de représentation de l'eau comme source de vie : l'eau à l'origine de toute forme de vie et son utilité pour la survie des populations. Et pourtant, l'eau, par la même occasion, demeure une source d'angoisse par ses effets imprévisibles (inondations, tempêtes, etc.), qui entraînent régulièrement des décès.

Les grandes périodes de sécheresse que le nord du Cameroun a connues ont entraîné des famines qui ont affecté les mémoires collectives. Par exemple, l'on se souvient des années de sécheresse de 1967-1969 comme de l'époque du « *dara bodum* », littéralement « se tenir bien ». La mémoire collective a trouvé un ancrage historique suite à certaines crises naturelles autour de l'eau. Il existe des références historiques en langues locales qui s'appuient sur ces événements pour relater les phénomènes liés aux sécheresses, aux inondations et aux catastrophes naturelles. D'ailleurs, ces catastrophes

naturelles (disettes, inondations, sécheresses, famines, épizooties, etc.) sont devenues pour certains peuples un repère historique. Dans la localité de Moulvoudaye, un informateur affirme qu'« il suffit de dire l'année où les gens consommaient les racines et les écorces pour que certains se souviennent immédiatement des sécheresses des années 1972-1973<sup>6</sup> ». À cet effet, il est possible de rattacher certaines croyances et certains rites à ces événements historiques. En pays mafa par exemple, l'invasion acridienne des années 1930, qui dura pratiquement 7 ans<sup>7</sup>, avait amené le chef à importer un « *kuley* », un rite de Gudur en pays Mofou, pour la sauvegarde de son pouvoir. Ce que l'on retient ici, c'est que la situation de la raréfaction de l'eau a entraîné de nouvelles pratiques culturelles en pays mafa.

Depuis l'islamisation du Nord Cameroun après le Djihad mené par Ousman Dan Fodio en 1804 et l'expansion du christianisme, il y a lieu de préciser que ces représentations ont évolué. Le christianisme et l'islam ont beaucoup influencé les pratiques rituelles autour de l'eau. L'on note, par exemple, la disparition de certaines mares d'eau sacrées dans ces sociétés et l'acculturation des populations. De ce fait, certains rites ne sont plus connus par la jeune génération. Suite à cela, d'autres abandonnent progressivement les pratiques culturelles. Ainsi, l'eau dans les sociétés du nord du Cameroun demeure une source de vie et de mort. Les phénomènes tels que les inondations, les épidémies, les désastres écologiques provoqués par les eaux sont loin d'être des phénomènes naturels. C'est justement pour tempérer ces agressivités que les rites liés à l'eau sont fréquents et occupent une place de choix dans la religion des peuples du bassin tchadien.

### ***L'eau dans les pratiques culturelles dans les sociétés du nord du Cameroun***

Dans les sociétés africaines en général et en particulier celles du nord du Cameroun, l'eau est indissociable de toutes les activités religieuses. Les rites de passage (naissances, mariages, initiations, funérailles...) ou les rites agraires ne peuvent se dérouler sans aspersion d'eau, immersion et libation. L'eau intervient souvent « dans le déroulement d'un culte comme vecteur de pureté et de spiritualité<sup>8</sup> ». L'eau, dans ce cas, joue un rôle pluriel : apaiser la colère des esprits, créer un climat de paix et prévenir les fléaux.

Lorsqu'on prend le cas des cérémonies funéraires chez les Guiziga, les Moundang, les Guidar et les Mousgoum, en rendant un ultime hommage aux morts, l'eau intervient à plusieurs niveaux et chaque geste a un symbole. Le dernier bain auquel a droit le défunt consiste à le nettoyer et à le purifier pour qu'il se retrouve parmi les ancêtres dans un état de pureté. L'eau ne

nettoie pas seulement les signes extérieurs de salissure. Chez les Massa par exemple, elle efface les souillures spirituelles. La toilette mortuaire symbolise ainsi la purification du corps comme de l'âme. Même ceux qui nettoient les morts, à la fin de la baignade, se lavent les mains. Il s'agit à travers ce geste, comme l'affirme Ngouya Tchilina, « de se débarrasser des saletés contractées en rendant le défunt pur<sup>9</sup> ». L'eau, en nettoyant et en purifiant le défunt et ses proches, devient un liquide sacré. Ainsi, en plus de la place capitale qu'occupe l'eau dans les cérémonies religieuses, il y a des rites qui sont pratiqués dans les cours d'eau, les puits et les mares.

Les cours d'eau sont souvent des lieux sacrés. Pour bénéficier pleinement de tous leurs bienfaits, il est nécessaire de communiquer avec les divinités et les génies des eaux. Des offrandes sont régulièrement adressées à des cours d'eau. Ces rites sont fréquents pour solliciter les pluies ou en cas de noyade, et périodiques pour le début de la saison de pêche. Chez les Mafa, l'eau constitue également un signe de communication entre les dieux ou les ancêtres et les populations. En effet, lors d'un sacrifice voué aux dieux ou aux ancêtres, c'est l'eau qui détermine si l'offrande est acceptée par ces dieux ou ces ancêtres<sup>10</sup>. L'animal (chèvre, mouton ou bœuf) qui sert d'offrande doit être aspergé d'eau, et pour savoir si les dieux ou les ancêtres l'ont accepté, l'animal devrait « gesticuler », selon ce peuple.

Si l'eau est bienfaisante, les eaux des cours d'eau souvent entraînent des noyades. Sur les fleuves Bénoué, Logone et sur le lac Tchad, l'on assiste régulièrement à des noyades, à des accidents de pirogue lors des traversées, et aussi à des morts occasionnées par les animaux aquatiques tels que les hippopotames. L'eau apparaît dans ce cas comme un moyen de transport dangereux et maléfique. Ces accidents, pour les Moundang, les Massa, les Guidar, les Fali, les Mousgoum ou les Kotoko, sont souvent l'œuvre des esprits, des divinités qui vivent sous l'eau. Souvent, ces agissements sont considérés comme les manifestations de colère de ces dieux envers les hommes et leurs biens. Et c'est justement pour tempérer cette fureur de l'eau que les rites sont fréquents. Généralement, comme l'affirme un vieillard kotoko, il s'agit pour eux, dans ce cas, « de demander la générosité des esprits des eaux afin d'épargner les enfants<sup>11</sup> ». Lorsqu'il arrive qu'une personne se noie, que ce soit chez les Kotoko, les Massa ou les Mousgoum, il y a toujours une cérémonie conjuratoire pour solliciter la libération de la victime. À ce titre, les noyades sont considérées comme les manifestations du mécontentement des génies des eaux. Dans cette catégorie des noyés, l'on retrouve aussi les victimes des accidents lors de la traversée des fleuves, car les chavirements des pirogues sont toujours considérés comme l'œuvre des esprits qui se trouvent dans l'eau.

À chaque fois qu'une situation de noyade se présente, l'on fait appel aux maîtres des eaux pour faire des sacrifices et les offrir aux génies, car on les considère comme les responsables. Chez les Massa, en cas de libération, et si la victime s'en sort vivante, elle devient du coup le maître de ce point d'eau. En fait, les Massa considèrent celui-ci comme quelqu'un qui s'est entretenu avec les dieux et les génies des eaux. Lui seul peut désormais servir d'intermédiaire entre ces divinités et les populations. Dès lors, son pouvoir se transmet à sa mort à ses descendants. Il maîtrise par la même occasion l'art divinatoire, qui occupe une place importante dans la société massa. C'est dans ce sens que Tchago Bouimon (1997:379) affirme, en parlant des Toupouri, que «ce séjour sous l'eau est appréhendé comme un signe d'élection confirmant le don de voyance ou un signe de choix au rang d'ami parmi les humains. À son retour sur la terre ferme, l'individu acquiert une sorte d'immunité à l'égard de la divinité aquatique et la faculté de faire des pêches fructueuses». Seulement, pour qu'une personne noyée parvienne à ce stade de miraculée, on ne doit pas se lamenter jusqu'à sa libération, selon la plupart des conceptions de ces peuples.

En pays kotoko, la pêche est dénommée «*piage kula*» qui, littéralement, signifie «barrer la rivière». La pratique de cette activité s'accompagne de tout un ensemble de rites. Ce sont ces rites qui inaugurent la saison pendant laquelle les populations vont se livrer à la pêche. Une offrande est faite annuellement aux génies des eaux avant l'ouverture de cette activité. Chez les Massa, chaque mare, chaque point d'eau au bord du Logone a son maître de l'eau ou «père de la mare». C'est lui qui est chargé d'effectuer les sacrifices lors des rites de pêche. Une fois ce rituel effectué, le maître des eaux entre le premier dans l'eau et effectue la première prise. Ce n'est qu'à sa sortie que la pêche peut commencer. Les sacrifices de substitution sont fréquents lorsque des individus commettent l'infraction de pêcher avant le «père de la mare». À cet effet, dans la plupart des cas, l'on condamne le coupable à offrir un mouton pour les divinités de l'eau. Cette méthode consiste simplement à réparer la faute et à éviter la fureur des dieux. Toutefois, à côté de la place de l'eau au centre des rites, elle est considérée aussi comme source de pouvoir politique.

### ***Eau et pouvoir politique au nord du Cameroun***

Au-delà des dimensions sociale et culturelle, l'eau est considérée comme symbole du pouvoir politique chez certains peuples du nord du Cameroun. L'eau, ressource vitale pour ces populations, représente aussi une source de puissance politique. Les souverains sont les acteurs de cette gestion. La mainmise des chefs traditionnels sur l'eau participe d'une stratégie de renforcement de leur pouvoir.

Malgré la gratuité de l'accès à l'eau, ils ont gardé leur autorité sur l'accès aux points d'eau (fleuves, puits, *mayos*) compte tenu de tous les avantages économiques qu'ils offraient. Bien plus, la maîtrise de l'eau était un signe de pouvoir. Par ce contrôle des points d'eau, le chef joue un rôle capital ; il a droit de contrôle, de gestion et d'usufruit. À travers l'eau, s'est développée la puissance économique du chef. L'eau, que ce soit chez les Kotoko, les Massa ou les Fali, appartient aux hommes de privilèges qui sont les sultans, les chefs traditionnels en fonction de chaque société. Des exemples abondent dans les régions de Pouss, Logone Birni, Yagoua, Blangoua, Garoua, Lagdo où les chefs traditionnels prélèvent des droits coutumiers sur la pêche et le transport sur les fleuves Chari, Logone et sur la Bénoué. Au détriment des pêcheurs Laka, Mousgoum, Djoukoun, Laka sur le fleuve Bénoué, les Lamibé « contrôlent les terres, cours d'eau et nappes dormantes qui se trouvent dans leur "commandement" » (Stauch 1966:27).

Contrairement aux Toupouri qui associent les dieux de la pluie à celui de l'eau, les Massa et les Kotoko disposent des dieux de pluies. Ce sont ces derniers qui, chaque fois, à la fin de la saison sèche, marquent aussi le début de la saison des pluies et organisent des rites pour solliciter l'aide des dieux pour une année riche en eau. Chez les Kotoko par exemple, le rôle du sultan est réduit en ce qui concerne les rites de pluies. Lorsque la saison sèche se prolonge, on fait appel à la population féminine et aux enfants pour implorer les génies de la pluie à travers des lamentations. Les prêtres n'interviennent qu'en cas d'échec de ces derniers. Et même lors de l'ouverture de la saison agricole, le sultan est indirectement associé au sacrifice. Il importe de préciser ici que chez certains peuples (Toupouri, Guidar, Fali), la maîtrise de l'eau par le chef est aussi un signe de pouvoir. Ici, une bonne pluviométrie pendant l'année renforce le pouvoir du souverain dans les domaines politique et économique.

En revanche, une sécheresse récurrente conduit à une suspicion envers le souverain, souvent qualifié dans ce cas d'illégitime. À ce propos, Tchago Bouimon (1997:377) précise : « et comme tel, le souverain n'apparaît plus aux yeux de ses sujets comme intermédiaire bienveillant entre eux et les puissances invisibles ; il devient bouc émissaire, perd progressivement son autorité et, à la longue, il pourrait être destitué par le clan électeur. » Les populations établissent une relation étroite entre l'acquisition, la gestion, la perte de pouvoir et l'eau.

Chez les peuples de montagnes, les maîtres des pluies sont des hommes très puissants et respectés dans la société. En pays mafa, les « maîtres des pluies » sont les détenteurs du pouvoir de la maîtrise des pluies. Ils auraient le pouvoir de dévier ou d'anticiper les pluies. Leur expertise est sollicitée

lors du «*Kworay*», terme qui désigne une interruption des pluies en pleine saison pluvieuse. Ils organisent alors un rite sacrificiel pour provoquer les pluies. Parlant des Mofu, Vincent (1997) qualifie les maîtres des pluies de princes, car ils ont le pouvoir d'attirer la pluie et de la stopper. Bien plus, Catherine Jouaux (1989), sur la base de la tradition orale, raconte l'histoire d'un chef Mofu-Gudur du clan Maavaw qui, avant de mourir, avait promis à son fils adoptif un «*kuley* de pluie», c'est-à-dire un sacrifice de pluie. On reconnaissait donc un grand chef chez les Mofu-Gudur par sa capacité à contrôler la pluie. Les Mofu-Gudur associent ainsi le pouvoir à la pluie.

Ces fonctions de maîtres des eaux ont connu une évolution avec la colonisation et la période post-coloniale. Avec la centralisation du pouvoir religieux, puis politique, J. Magnant (1991) constate que «les fonctions de prêtre de la terre et de prêtre des fleuves et des mares vont être unifiées à l'échelon local, puis régional au sommet de la hiérarchie sociale entre les mains de grands prêtres, de princes ou des rois».

Cela est d'autant plus vrai que les offrandes qui étaient censées être reversées aux prêtres reviennent aux rois. Seulement, dans les sociétés de la région du nord du Cameroun, malgré l'accaparement des pouvoirs religieux par l'autorité traditionnelle, les prêtres ou les maîtres des eaux continuent d'exercer leurs fonctions. C'est un rôle sacré, comme l'approuve un notable massa, car personne ne peut le faire, puisqu'il communique avec des êtres invisibles pour les autres. Ils sont et demeurent, malgré l'influence des religions révélées (christianisme et islam), les garants de la fertilité et de la pluie.

Pendant la période coloniale et post-coloniale (depuis 1960), les chefs ont toujours gardé leur autonomie en ce qui concerne certaines activités (la traversée par pirogue, la pêche, etc.). L'on observe encore sur le lac Tchad, le Logone, le Chari et la Bénoué, les représentants de ces souverains qui contrôlent tous les mouvements des pêcheurs et collectent de l'argent. En raison de sa rentabilité, chaque chef de village voulait absolument contrôler cette activité. Seulement, de plus en plus, avec l'expansion des autorités administratives, les pouvoirs des chefs traditionnels ont considérablement diminué, l'État ayant repris ses prérogatives. À côté de ces faits, il importe de préciser que l'importance accordée à l'eau dans cette partie peut se comprendre à partir de la toponymie et de l'hydronymie.

En effet, l'importance de l'eau dans la vie politique et administrative des peuples se lit aussi à travers les noms des lieux. Tel est le cas pour l'essentiel des circonscriptions administratives au nord du Cameroun, où les noms des cours d'eau sont souvent usités pour déterminer un territoire administratif. Il s'agit du département du Logone et Chari qui a pour chef-lieu Kousseri, de la Bénoué, dont le chef-lieu est Garoua et du Faro ayant pour chef-lieu Poli.



Bien plus, le terme « *mayo* », qui désigne un cours d'eau, est souvent utilisé pour déterminer au Cameroun les noms de certains départements administratifs. C'est le cas de la plupart des circonscriptions du Nord Cameroun, par exemple le Mayo Danay, le Mayo Sava, le Mayo Louti, le Mayo Tsanaga, le Mayo Rey. Les rattachements des points d'eau à des unités administratives démontrent que l'eau occupe une place essentielle dans la culture de ces peuples et, partant, dans leur imaginaire. Les politiques l'ont bien compris et l'ont intégré dans la gestion des territoires et des peuples.

### **L'eau dans les rapports intercommunautaires au nord Cameroun**

L'eau est une ressource qui occupe une place primordiale dans les rapports intercommunautaires au nord du Cameroun. Elle est à la fois facteur de paix et source de conflits, surtout en ce qui concerne son usage.

#### ***L'eau : facteur de paix et d'intégration au nord du Cameroun***

Conscientes de l'importance de l'eau, les populations ont toujours mis en place un cadre où l'eau est un facteur de paix. Dans ces sociétés, l'eau est un facteur de paix et de stabilité sociale. Elles savaient déjà qu'il fallait permettre l'accès de tous à l'eau tout en la préservant pour les générations futures et en assurant par la même occasion sa pérennité tant en quantité qu'en qualité. L'accès à l'eau, de façon générale, est libre et gratuit à tous les individus. Ce principe de l'eau comme bien commun est partagé par toutes les ethnies du nord du Cameroun. Il faut toutefois noter que cet accès gratuit à l'eau connaît des restrictions du fait de la récurrence de la sécheresse, de l'explosion démographique et du modernisme.

Dans chaque communauté, il était interdit de refuser l'eau, même à un étranger. D'ailleurs, refuser l'eau chez les Moundang, les Toupouri, les Guidar, les Fali ou les Buduma était un comportement que l'on qualifiait d'acte criminel. L'eau est la première chose qu'on offre à toute personne qui rend visite ou qui est de passage. Cette règle de bienséance, comme l'approuve Jean Magnard, se traduit par la présence le long des rues des grands centres ou autour des grands marchés, de cruches de quarante à cinquante litres d'eau, surmontées d'un gobelet, que leurs propriétaires mettent devant leur porte à la disposition des passants assoiffés (Magnard 1991:4). De ce fait, l'eau symbolise la solidarité entre les différents groupes ethniques. À ce propos, un informateur rapporte qu'il « arrive que dans un village, les populations s'associent pour aménager des puits<sup>12</sup> ».

D'ailleurs, dans la région des monts Mandara, les berges des *mayos* sont progressivement devenues des marchés. Bien que ces *mayos* soient des lieux de ravitaillement, ils sont aussi des espaces d'échanges, de partage

et, finalement, de socialisation. À ce propos, un informateur rencontré sur le marché de Mokong nous précise que « le *mayo* est considéré comme un carrefour, car les gens viennent de partout et autour des activités commerciales, ils s'échangent des nouvelles entre les différents villages, entre les différentes familles<sup>13</sup> ».

Les points d'eau (puits, mares, cours d'eau) étaient des lieux de rencontre et de partage. Ce sont des endroits où, parfois, femmes et enfants se retrouvent. Les femmes causent, travaillent, se partagent les nouvelles autour de la recherche de l'eau et des lessives. Ces points d'eau deviennent ainsi un point de rassemblement, un cadre idoine de dialogue et de paix. Autour des cours d'eau, par exemple, certains peuples organisent des rites et des festivals. On l'observe régulièrement sur les berges de la Bénoué, du Logone et du Chari. Le Tokna massana, comme lieu de mobilisation des Massa, se tient généralement sur les berges du fleuve Logone entre le Tchad et le Cameroun. On invite les autres communautés à contribuer à la cohésion et à l'intégration. Il y a même des sacrifices (alliances sacrificielles) qui imposent la paix à la communauté.

### ***L'eau : source de conflits au nord du Cameroun***

Il importe aussi de préciser qu'autour de l'eau, on distingue plusieurs autres ressources, à savoir les vallées fertiles, les pâturages et les poissons. Ces ressources se justifient dans cette région par la présence des différents cours d'eau ou « *mayo* ». C'est pourquoi, au-delà des relations interétatiques, l'accès à l'eau est l'affaire des personnes, des familles, des communautés, etc. De ce fait, l'on peut noter plusieurs échelles, non seulement d'usage de l'eau, mais aussi de types de conflits inhérents à sa gestion (Anonyme 2011). Il s'agit ainsi des usagers de l'eau (agriculteurs, pêcheurs, éleveurs), ou alors des communautés ethniques (Massa, Mousgoum, Kotoko, etc.).

De ce point de vue, l'accès aux ressources en eau s'est progressivement imposé comme un enjeu sociopolitique local générateur de tensions et conflits entre groupes et communautés dans la région du nord du Cameroun. Ces conflits se manifestent particulièrement « lorsque de nouveaux acteurs, souvent extérieurs aux communautés d'usagers, tendent à modifier la maîtrise de l'eau et bouleversent les usages traditionnels<sup>14</sup> ». La récurrence des sécheresses dans la région depuis les années 1970, associée à l'explosion démographique, est une source de compétition entre usages et entre usagers. Les conflits éleveurs-agriculteurs sont traditionnels et fréquents dans la région. Ils sont enregistrés autour des mares d'eau pendant les activités de nomadisme et de transhumance. Ce sont les « luttes d'intérêts autour des points d'eau et des espaces de pâturage réservés ou utilisés pour l'agriculture » (Kossoumna Liba'a Natali 2014). Les localités de Kaélé, Midjivin et Boboyo

dans le département du Mayo-Kani connaissent une montée des tensions entre agriculteurs et éleveurs nomades. Plusieurs rixes ont été enregistrées entre les communautés contre les éleveurs nomades.

Autour des cours d'eau et des *mayos* de la région du Nord, l'on observe parfois les conflits qui opposent de temps en temps les populations situées en amont à celles de l'aval et les populations installées sur des rives opposées. Les cas les plus réguliers dans la région sont observables sur le Logone, la Bénoué et les *mayo* dans les localités des monts Mandara. Le véritable bassin aval du Logone se trouve en pays kotoko.

Il y a aussi une autre migration qui porte les Mousgoum vers les villages kotoko au confluent du Chari à cause de l'abondance en poissons. D'ailleurs, un rapport du chef de la région du Diamaré, en 1953, signalait déjà l'ampleur de l'immigration mousgoum vers la région du Logone et Chari. Ainsi, écrit-il, « le chef de la région du Logone et Chari, dans son rapport politique de juillet, signalait un fort courant d'immigration qui porte les Mousgoum des régions surpeuplées de Pouss vers le Sud du sultanat du Logone, où les terres vacantes ne manquent pas<sup>15</sup> ». Ce fort courant d'immigration des Mousgoum ne s'explique pas seulement par l'accès aux terres fertiles, mais aussi par la richesse des poissons de cette zone. La raréfaction des ressources a, dans ce cas précis, engendré les protestations des Kotoko, qui accusent les Mousgoum d'exploiter leur eau, leurs pâturages et leurs poissons. Si ces protestations ont frisé les bagarres dans certaines localités, dans d'autres, l'on a assisté à des conflits très violents. C'est le cas du conflit de Zina, qui a opposé les pêcheurs mousgoum aux pêcheurs kotoko le 4 janvier 2009. Le bilan officiel a dénombré 11 morts, en plus de nombreux dégâts matériels<sup>16</sup>.

Des disputes et des conflits sont aussi notés parfois autour des points d'eau (puits, forages, cours d'eau, etc.). Ces conflits ne peuvent être énumérés, car ils sont permanents dans cette région, plus particulièrement dans les zones de montagnes. Ils résultent du non-respect des rotations de puisage, de la raréfaction de l'eau en saison sèche, de la réclamation des droits de propriété, etc. Parfois, des conflits entre deux personnes autour d'un puits dégénèrent en batailles rangées entre communautés. Tel est le cas régulièrement depuis 1991 entre les populations de Djengué et celles de Dougyé le long du cours d'eau qui traverse la localité de Soulédé-Roua, dans le département du Mayo Tsanaga.

Ainsi, les solutions pour les conflits de l'eau<sup>17</sup> à l'intérieur des villages entre les différentes communautés sont trouvées soit par la médiation des patriarches, soit par les tribunaux coutumiers, car il existe dans ces sociétés des principes d'une gestion rationnelle et équitable de l'eau. L'arbre à palabres vient aussi en appui à la justice.

La justice traditionnelle constitue donc un cadre de médiation intégré au système traditionnel du pouvoir. À côté de ces mécanismes, l'on note un ensemble de mécanismes endogènes de promotion de la paix autour de la gestion des ressources en eau.

## **Conclusion**

En somme, l'eau occupe une place importante dans l'histoire des populations du nord du Cameroun. Elle a joué un rôle capital dans l'histoire et le processus du peuplement des berges des cours d'eau, des *mayos* et des plaines inondables. La désertification du Sahara, espace auparavant vert, a entraîné le redéploiement des populations dans toute la partie méridionale du lac Tchad jusqu'à la vallée de la Bénoué. Parties du Soudan, celles-ci vont essaimer les zones riches en eau et en terres fertiles. Elles vont alors s'installer là où elles peuvent aisément avoir accès à l'eau, près des fleuves (Logone, lac Tchad, Bénoué, Faro, etc.) et des points d'eau (les rivières, les mares, etc.). Cet attachement des populations à l'eau a permis le développement d'une culture de l'eau.

Cette ressource, au-delà de ses apports économiques, présente aussi des risques. C'est ce qui a créé cette relation ambivalente à l'eau dans l'imaginaire des populations. L'eau, d'origine divine, intervient pratiquement dans tous les rites à travers l'aspersion, l'immersion et la libation. Elle joue un rôle très important dans ces sociétés, au point où tout un ensemble de mécanismes a été mis en place pour sa gestion. À cet effet, l'accès à l'eau dans ces sociétés est gratuit. Les souverains étaient les garants de la préservation de sa qualité, surtout en ce qui concerne la gestion des cours d'eau. La maîtrise et le contrôle de l'eau sont devenus un symbole du pouvoir politique et une source d'accumulation.

Enfin, l'eau occupe une place importante pour comprendre les relations intercommunautaires. La toponymie et l'hydronymie dans le septentrion le démontrent à suffisance et permettent de saisir son histoire. Au-delà de son aspect utilitaire dans la société, l'eau est aussi source de conflits entre les différents usagers. Aujourd'hui, avec l'insécurité liée à l'expansion du terrorisme menée par Boko Haram, la question des rivalités autour de l'eau et de la gestion des pâturages est instrumentalisée par les terroristes pour raviver les tensions intercommunautaires.

## **Notes**

1. Fournier, P., 2015, « Les leçons d'une hydro-histoire : quelques pistes de réflexion », *Siècles* [En ligne], 42 | 2015, mis en ligne le 17 mars 2016, consulté le 9 mars 2017. URL : <http://siecles.revues.org/2970>.
2. Entretien avec Nigaina Paul, Yagoua le 5 août 2019.

3. Entretien avec Ngouya Tchilina, Yagoua le 9 août 2019.
4. Entretien avec Alkam Guidgalam, faiseur de pluie, Mowo le 15 juillet 2019.
5. Entretien avec Dili Mbring, Lera le 22 septembre 2020.
6. Entretien avec Dansala, Moulvoudaye le 5 septembre 2020.
7. Entretien avec Balna Jules, Mokolo le 18 septembre 2020.
8. Jaskulké, E., « Eau, Symbolisme et Religions », [www.ifrance.com/salsaloca/fr/http://fig-st\\_die.education.fr/actes/actes\\_2002/jaskulke/article.htm](http://www.ifrance.com/salsaloca/fr/http://fig-st_die.education.fr/actes/actes_2002/jaskulke/article.htm), consulté le 26 janvier 2009.
9. Entretien avec Ngouya Tchilina, Yagoua le 9 août 2019.
10. Entretien avec Baldiyégaï Hadamou, Soulédé le 10 juillet 2019.
11. Entretien avec Maï Ali Mamouloum, Blangoua le 30 août 2019.
12. Entretien avec Bigued Ganava, Koza le 20 octobre 2019.
13. Entretien avec Meweley Soukouiladou, Mandaya le 15 octobre 2019.
14. Patrick Fournier, « Les leçons d'une hydro-histoire : quelques pistes de réflexion », *Siècles* [En ligne], 42|2016, mis en ligne le 17 mars 2016, consulté le 12 juillet 2018. URL : <http://journals.openedition.org/siecles/2970>.
15. Archives nationales de Yaoundé (ANY), 1AC1752/6. Immigrations Mousgoum, rapport du chef de la région du Diamaré, Maroua, 15 septembre 1953.
16. Gaibaï, D., 2007, « Kotoko-Musgum : pêche en vie humaine à Zina », *Mutations*, [www.cameroon.info.net/reaction/88327/Kotoko-Musgum-pêche-en-vie-humaines-à-Zina.htm](http://www.cameroon.info.net/reaction/88327/Kotoko-Musgum-pêche-en-vie-humaines-à-Zina.htm) consulté le 10 mars 2010
17. Nous avons publié un article sur la résolution des conflits liés à l'eau.

## Bibliographie

- Boutinot, L., 1994, « Le migrant et son double ». Migration, ethnie, religion au Nord Cameroun, thèse de doctorat nouveau régime, Université de Paris 1. Panthéon Sorbonne, Institut d'étude du développement économique et social.
- Boutinot, L., 1995, « Migrations, ethnies, religions et légitimités territoriales au Nord Cameroun », Bonnemaison J., Cambrézy L. et Quinty Bourgeois L. (éds), *Le territoire, lien ou frontière? Identités, conflits ethniques, enjeux et recompositions territoriales*, Paris, Orstom.
- Boutrais, J., 1984, « Les causes de départ », dans Boutrais J. et Boulet J., *Le nord du Cameroun, des hommes*, une région, Éditions de l'Office de la recherche scientifique et technique outre-mer, Paris, Collections mémoires, n° 102.
- Bovill, E. W., 1933, *Caravans of the Old Sahara*, International Institute of African Languages and Culture.
- Chapelle, J., 1986, *Le peuple tchadien : ses racines et sa vie quotidienne*, Paris, L'Harmattan.
- Camps, G., 1978, « Les cultures néolithiques en Afrique », dans *Archéologie : Cultures et civilisations du passé en France et dans le monde*, Paris, Fernand Nathan, p. 297-332.
- Coquery-Vidrovitch, C., 1997, « Écologie et histoire en Afrique noire », *Histoire, Économie et Société*, vol. 16, n° 3, *Environnement et développement économique*, juillet-septembre 1997, p. 483-504.

- Diop-Maes, L.-M., 1997, «Eau et peuplement dans le bassin du lac Tchad», dans H. Jungraithmayr, D. Barreteau et U. Seibert, *L'homme et l'eau dans le Bassin du lac Tchad*, Paris, Orstom, p. 109-118.
- Dumas-Champion, F., 1997, «La pêche rituelle des mares en pays Massa (Tchad)», dans H. Jungraithmayr, D. Barreteau et U. Seibert, *L'homme et l'eau dans le Bassin du lac Tchad*, Paris, Orstom, p. 385-401.
- Jouaux, C., 1988., *La chefferie de gudur et sa politique expansionniste*, Paris, Orstom.
- Kossouma Liba'a N., 2014, *Crises de la filière coton au Cameroun : fondements et stratégies d'adaptation des acteurs*, Yaoundé, éditions Clé.
- Lebeuf, A. M. D., 1969, *Les principautés Kotoko : essai sur le caractère sacré de l'autorité*, CNRS, Paris.
- Locher, F. et G. Quenet, 2009, «L'histoire environnementale : origines, enjeux et perspectives d'un nouveau chantier», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2009/4 n° 56(4), p. 7-38.
- Magnant, J., 1991, *Recueil d'articles 1990-1991*, Ndjamena, Documentation CEFOD.
- Mfowou, A., 2010, *Migrations, dynamiques agricoles et problèmes fonciers dans le Nord-Cameroun : Le périmètre irrigué de Lagdo*, Paris, L'Harmattan.
- Mukherjee, R. and R. Seshan, 2015, "Approaching a History of Water: Tools and the Historian," *Water History Journal*, Volume 7, Special Issue 2.
- Mveng, E. et D. Beling-Nkoumba, 1978, *Manuel d'histoire du Cameroun*, Yaoundé, CEPER.
- Nizésété, B. D., 2001, «Symbolisme de l'eau dans les sociétés traditionnelles du Nord-Cameroun», *Palabres*, Actes du premier colloque des écrivains du Nord-Cameroun, *Entre le boubou, la vache et la savane, écrire le pays*, Ngaoundéré, vol. spécial, *Kaarang*.
- Reounodji, F. et al., 2014, «Histoire du peuplement et logiques de mobilité», dans Lemoalle J. et Magrin G. Magrin (dirs) : *Le développement du lac Tchad. Situation actuelle et futurs possibles*, Marseille, IRD éditions.
- Saïbou Issa, 2001, *Conflits et problèmes de sécurité aux abords sud du lac Tchad : dimension historique (XIVe-XXe siècles)*, thèse pour le doctorat/Ph. D. d'histoire, Université de Yaoundé I.
- Seidensticker-Brikay, G., 2004, "Lake Chad: Arabic and European imagination and reality," dans Matthias Krings, Editha Platte (eds), *Living with the Lake*, p. 133-147.
- Seignobos, C. et O. Iyebi-Mandjek, 2000, *Atlas de la province de l'Extrême-Nord Cameroun*, Paris, IRD.
- Stauch A., 1966, *Le bassin camerounais de la Bénoué et sa pêche*, Paris, Orstom.
- Taimou, Adj, 1994, *Les Kotoko des abords Sud du lac Tchad : Origines, migration et implantation*, Mémoire de DIPES II, ENS, Yaoundé, p. 49.
- Taïno Kari, A. D., 2015, *Les Moundang du Cameroun et du Tchad – Onomastique et histoire*, Paris, L'Harmattan.

- Talkeu-Tounouga, C., 2000, « La fonction symbolique de l'eau en Afrique noire : une approche culturelle de l'eau », *Présence africaine*, nouvelle série, n° 161/162, p. 33-47.
- Tchago, Bouimon, 1997, « Eau et pouvoir chez le peuple Toupouri », dans H. Jungraithmayr, D. Barreteau et U. Seibert, *L'homme et l'eau dans le Bassin du lac Tchad*, Paris, Orstom, p. 375-383.
- Urvoy, Y., 1949, *Histoire de l'empire du Bornou*, Mémoires de l'Institut français d'Afrique Noire, 7, Paris, Larose.
- Vincent, J-F., 1988, *Princes montagnards : les Mofou-Diamaré et le pouvoir politique (Cameroun-Nord)*, Université de Paris V.
- 1997, « Princes, pluies et puits dans les monts Mandara, Mofou-Diamaré (Nord-Cameroun) », dans Jungraithmayr H., Barreteau D. et Seibert U., *L'homme et l'eau dans le Bassin du lac Tchad*, Paris, Orstom, p. 337-349.

